



*Jean de Lavalette-Parisot,
Tableau de Dupré, XX^e siècle,
château de Versailles*



par Roland de Lorenzi

Qui se souvient encore de cet homme extraordinaire, Grand Maître de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, de 1557 à 1568 ? Qui se souvient de celui qui devint le rempart infranchissable de la chrétienté dans la Méditerranée occidentale ? Qui se souvient combien il paya cher son engagement, lui qui fut emprisonné dans les abominables geôles turques, rama de longs mois sous les coups de fouet des gardes chiourme des galères de Soliman surnommé le Magnifique et qui prit une extraordinaire revanche quelques décennies plus tard ? Qui se souvient de toutes les aventures qui jalonnèrent sa vie ?

Certainement pas les médias de quelque bord qu'ils soient qui en ces temps d'Europe Unie n'ont jamais fait (ou jamais voulu faire) le rapprochement entre le nom de La Valette, capitale de l'île de Malte et la France.

Et pourtant...

Jean de La Valette-Parisot, de la branche cadette des La Valette, Coseigneur de Parisot (Tarn et Garonne) est né au Château de Labro en 1494 (mort en 1568). Et nous voudrions vous rapporter un épisode caractéristique de la vie de ce très grand seigneur dont la France en général et notre région en particulier peuvent s'enorgueillir : comment Jean de La Valette-Parisot fut surnommé et à juste titre « *le Sauveur de l'Occident* ».

En 1095, le Pape Urbain II prêcha la première croisade. A cette époque les pèlerinages étaient très pratiqués et celui de Jérusalem, le plus important. La Palestine était sous l'autorité des Arabes depuis le VII^e siècle. Cependant les Chrétiens pouvaient se rendre sans problème à Jérusalem et même y résider. Or la menace ne vint pas des Arabes mais des Turcs (alors convertis à l'Islam). Originaires de l'Asie, ils prirent le pouvoir en Perse en envahissant l'Asie mineure à partir de 1067 (l'actuelle Turquie faisait alors partie de l'empire byzantin). L'empereur Byzantin n'ayant pas les moyens de résister demanda alors l'aide au Pape... L'appel à la défense de l'empire chrétien d'Orient suscitait alors le désir de reconquête du tombeau du Christ...

L'Ordre, dont Jean de La Valette-Parisot fut le Grand Maître durant onze années, fut, avant la prise de Jérusalem en 1099 par les armées de la Première Croisade, une communauté monastique dédiée à Saint-Jean Baptiste, qui administrait un hospice pour les pèlerins de Terre Sainte. La Bulle du Pape Pascal II du 15 février 1113 approuve l'institution et la place sous la protection du Saint-Siège. L'Ordre devint « *persona mixta* », religieux et militaire à la fois. La croix formée de la pointe de quatre flèches est l'emblème de l'Ordre (Croix de Malte).

En 1291, l'Ordre s'établit dans l'île de Rhodes et tout naturellement, les Chevaliers de St-Jean s'appelèrent alors Chevaliers de Rhodes.

De nos jours, le Pape est le supérieur de l'ordre et le Grand Maître a rang de cardinal. La vie et les activités de l'Ordre sont règlementées par la Charte Constitutionnelle approuvée par le Saint-Siège et le code Rohan (promulgué au XVIII^e siècle). L'Ordre, sujet de Droit International Public, maintient des relations diplomatiques par le biais du Saint-Siège avec de nombreux pays. Il est avant tout hospitalier : cette fonction est aujourd'hui bien réelle et fait de l'Ordre de Malte le plus ancien organisme humanitaire ; en 1999, il a fêté son 900^e anniversaire. L'Ordre de Malte, en fait l'ancêtre de la Croix Rouge, catholique et toujours actif, s'appelle officiellement l'*Ordre Souverain Militaire Hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte*.

Après cette présentation sommaire, voici l'un des principaux épisodes qui consacra Jean de La Valette-Parisot comme le Sauveur de l'Occident.

SOLIMAN LE MAGNIFIQUE FACE À JEAN DE LA VALETTE

1565. L'homme le plus légendaire à ce moment de l'histoire, et le plus redouté aussi, se nomme Soliman le Magnifique, Sultan de

Turquie, conquérant de Belgrade, de Rhodes, d'Aden et d'Alger, de la Hongrie et de Bagdad, fléau des rivages méditerranéens et impitoyable ennemi de tout ce qui est chrétien. Bien qu'il comptât parmi ses autres titres les plus clinquants « *Possesseur des cous des Hommes* », « *Représentant d'Allah sur Terre* » et « *Ombre du Tout puissant* », il n'avait pas été surnommé « *Le Magnifique* » par des courtisans obséquieux mais par des admirateurs à leur corps défendant, qui avaient éprouvé soit la morsure de son épée, soit le tranchant de son génie pour édicter des lois et les faire respecter. C'était à l'époque un vieillard mais toujours aussi déterminé à faire prévaloir sa loi et sa foi.

De tous les hommes qui lui barraient le chemin dans la mer du Milieu, les plus capables et les plus exécrés étaient ceux que d'autres guerriers nommaient les Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Longtemps auparavant, à l'âge de vingt-neuf ans, le sultan Soliman avait expulsé cet ordre de sa base de Rhodes, mais impressionné par leur courage et leur vaillance, il avait permis aux Chevaliers de quitter Rhodes avec tous les honneurs de la guerre. Il ne commettrait plus semblable erreur ! A soixante et onze ans, il fit le serment de les chasser également de Malte. Cette fois, il avait pris la résolution vengeresse de ne laisser s'embarquer aucun chrétien vivant !

Face à Soliman, un autre homme avait exactement le même âge, le Grand Maître français Jean de La Valette-Parisot. Il était le sixième à régner sur une confrérie qui à partir d'une humble origine avait acquis puissance et magnificence.

L'Ordre avait débuté cinq siècles plus tôt par une petite équipe de brancardiers : ceux-ci prenaient soin des pèlerins chrétiens qui mourant de fatigue ou de misère, étaient parvenus à se traîner jusqu'au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Un hôpital fut fondé pour ces misérables épaves et dédié à Saint Jean le Baptiste ; son personnel, les Frères Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, fit vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. D'hospitaliers, ils devinrent par la force des choses des guerriers voués à défendre les pèlerins durant leur voyage (pèlerins assaillis de violences et de pillages dès qu'ils approchaient de la Terre Sainte). Après le sac de Jérusalem par Saladin, ils parcoururent toute la côte phénicienne. Ils essayèrent d'abord de prendre Chypre et furent repoussés. Puis ils prirent Rhodes aux Sarrasins et la gardèrent pendant deux cent vingt et un ans. Chassés par Soliman, après six mois d'un siège sanglant, ils errèrent pendant sept ans encore, jusqu'à ce que l'empereur Charles V d'Espagne leur donnât Malte.

Ils en firent une base imprenable.

Et l'Ordre n'ayant jamais oublié ses origines, son premier soin en arrivant à Malte, fut de construire un hôpital.

C'étaient des hommes extraordinaires, tous dotés d'une force physique et intellectuelle incomparable et indomptable, tous animés d'une même foi et ayant fait vœu de leur personne à leur idéal.

Tels étaient les hommes que commandait La Valette quand les escadres turques (trente cinq mille hommes sur cent quatre-vingt navires) parvinrent à débarquer sur Malte et commencèrent à donner l'assaut.

Les combattants d'élite de la garnison étaient au nombre de six cent quarante et un. Mais si le Grand Maître conçut le moindre doute sur l'issue de cette attaque menée par son plus ancien ennemi, il n'en laissa rien paraître. Sous l'emblème rouge sang de l'Ordre, les quatre pointes de flèches qui se réunissaient pour former la Croix de Malte, son cœur comme sa vaillante épée, étaient déjà dignes d'un éternel honneur.

Contre La Valette se dressait aussi un splendide et subtil coquin, véritable peste, meurtrier de talent, tacticien aussi habile sur terre que sur mer, le corsaire Dragut Rais, pacha de Tripoli. Artilleur expérimenté, pilote incomparable, il surpassait même son ancien capitaine, le légendaire pirate Barberousse.

Tels étaient les brillants commandants suprêmes, Soliman, Dragut et La Valette.

Les six cent quarante et un Chevaliers de l'Ordre, s'ils n'étaient pas tous des saints, étaient devenus au moins des pécheurs aristocratiques, rachetés par leur dévotion à un inébranlable code de courage, d'endurance et d'honneur militaire. Ils étaient répartis entre les huit langues de leur pays d'origine, trois de celles-ci étaient françaises : Auvergne, Provence et France et par là-même supérieures en nombre. Les autres venaient d'Aragon, de Castille, d'Italie, de Germanie et d'Angleterre, issus des plus nobles familles d'Europe, volontaires pour le service du Christ. Et ces Chevaliers qui appartenaient à des nations traditionnellement et féroceement ennemies, parvenaient à vivre en parfaite concorde.

Ils avaient avec eux huit mille soldats environ, des volontaires d'Italie et de Sicile, des esclaves et aussi quelques Maltais.

En plus de leur stricte discipline, les Chevaliers étaient soumis à un impitoyable entraînement et c'est pourquoi le Grand Maître de l'Isle-Adam qui avait soutenu leur courage au cours de la douloureuse odyssée de Rhodes jusqu'à Naples, avait été salué par le Pape Adrien VI du titre de « *Grand Athlète du Christ* » !

Ainsi entraînés, armés, inspirés, les Chevaliers s'étaient donné pour tâche de maintenir l'ordre dans leur moitié de Méditerranée et d'incommoder, de harceler, de ravager au possible l'autre moitié, celle de Soliman. La provocation était intolérable et ils se préparaient à présent à en recevoir l'inévitable réponse.

Contre La Valette, ses six cent quarante et un chevaliers et ses huit mille auxiliaires, il y avait les Turcs. Ils étaient en tout près de trente mille, sans compter les six mille janissaires, les hommes de la garde personnelle du sultan. Leurs bateaux transportaient des chevaux, des tonnes de poudre, des tentes et tout ce qu'il fallait pour tenir un long siège, et aussi une immense batterie de soixante trois canons capables de lancer des boulets de pierre pesant plus de cent cinquante livres chacun. Quant au sanguinaire Dragut, il arrivait avec quinze cents pirates aussi cruels qu'aguerris et déterminés.

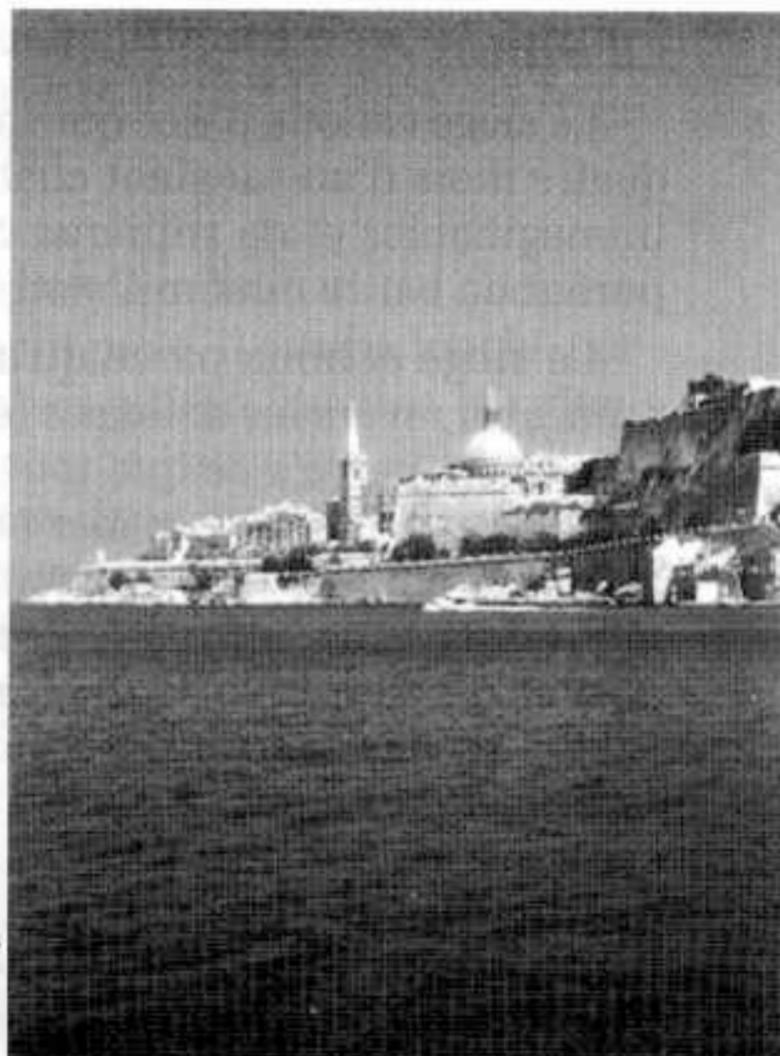
ET LES MALTAIS DANS L'HISTOIRE ?

Ils s'étaient réveillés un beau matin pour découvrir qu'un empereur, étranger de surcroît, sans en toucher mot à quiconque, avait fait cadeau de leur île aux Chevaliers de Saint-Jean arrivés dans le plus grand bateau que l'on ait jamais vu, *la Mograbine, La Reine des Mers*, cette fabuleuse caraque enlevée au prince d'Égypte qui élevait ses sept ponts au-dessus de la ligne de flottaison et son étrave de quarante-cinq pieds de haut. Ils apportaient avec eux des lois nouvelles, des règles particulières et toute discussion à leur encontre était blasphématoire ! Bientôt les Chevaliers firent la police en Méditerranée et refusèrent à Soliman ou à tout autre « chien de Turc infidèle » un seul mille de mer dont ils avaient la garde.

Cette incroyable insolence causa une profonde rancune et chez les nobles maltais ce fut une question d'orgueil blessé devant l'arrogance patricienne des nouveaux venus. « *Nous étions nobles deux cents ans avant l'arrivée de ces « apothicaires », avait dit un jour un Santo-Nobile. Pourquoi d'aussi anciennes familles que les Murina, les Sceberra, les Iguanez, les Santo-Nobile ou les Manducas se seraient-elles trouvées soudain exclues de la société, traitées en cousins de province, dépouillées de leurs privilèges et commandées comme des laquais ?* ». Ce n'était pas supportable et les nobles familles tournèrent le dos à ces usurpateurs parvenus, se retirant dans leur palais et se désintéressant de toute l'affaire. Ils ne prirent même pas au sérieux la nouvelle que les Turcs allaient les attaquer. Cette querelle n'était pas la leur. Qu'ils se débrouillent entre eux sans importuner les personnages importants ! Pour les gens du commun c'était la même affaire. Ils étaient toujours aussi pauvres, et puisqu'ils n'avaient pas de palais où se cacher comme les riches, n'importe quel

trou ferait l'affaire. On ne les avait pas consultés, ils ne feraient donc rien !

Et pourtant, petit à petit, le climat changea. Ce n'était pas un ennemi ordinaire dont les voiles souillaient déjà l'horizon. C'était le Turc ! Il se disait tellement de choses abominables sur les Turcs, ils emmeneraient en esclavage, les hommes, les femmes et enfants jusqu'au dernier. Ils feraient subir d'affreuses tortures, non pour l'appât du gain, non pour obtenir des renseignements, mais pour le simple plaisir. On disait qu'un Turc en rage était moitié moins à craindre qu'un Turc souriant. On disait qu'ils jouaient à la balle avec les têtes de leurs prisonniers et aux « boules turques » avec des trophées plus bestiaux encore ! On disait qu'ils avaient pour Malte une



Le palais des grands maitres

haine si dévorante que lorsqu'ils l'auraient prise, ils brûleraient tout ce qui vivait à la surface de la terre, raseraient les villes et sèmeraient du sel sur les plaines comme les Romains l'avaient fait pour Carthage. Aucun Chevalier si sévère, si impérieux fut-il, ne pouvait être aussi mauvais que de tels monstres ! Qu'arriverait-il si ces loups cruels venus du nord et de l'est devenaient leurs nouveaux maîtres ?

La terreur de ce qui les menaçait, si le Grand Maître La Valette perdait la bataille, eut raison de tout le reste. Et les Maltais commencèrent à proposer leur aide aux Chevaliers.

Alors, avec la force d'un géant, une volonté sans défaillance, La Valette renforça les défenses par d'énormes travaux, de Saint-Elme au mont Sceberras, en passant par le port magnifique transformé en forteresse et dans lequel fut tendue une chaîne gigantesque et construite une fantastique palissade. On paracheva les forts et les tours de guet, on éleva des murailles et des barricades jusqu'à une hauteur de trente pieds, et tandis que montaient les remparts, les armuriers travaillaient comme des fous du marteau et de la limande, du moule et du creuset, pour produire toutes les armes de guerre qu'il s'agît de couleuvrines ou de poignards à dents de scie. Ils constituèrent des réserves de tout ce qui pourrait être nécessaire. Les greniers regorgeaient de grains, les citernes souterraines étaient pleines d'eau, les étables de bétail. Tout était prêt, on ne pouvait plus qu'attendre.

Et le quinzième jour de mai, Malte s'éveilla au bruit du tonnerre.

LE SIEGE

Le siège échoua parce que la vaillante garnison refusa de céder. En quatre mois d'un sanglant chaos, fait de cruauté sans égale, de ruses inimaginables et de suprême courage, trente-cinq mille hommes ne purent en battre neuf mille, ni leur voler leur patrie, ni la détruire.

Le siège échoua parce qu'aucune attaque par terre ne parvint à prendre à revers les défenses (exception faite du minuscule St-Elme, qui résista jusqu'à ce que tout le programme du siège fut bouleversé). Aucune attaque par mer ne réussit. Le pacha Mustapha, le commandant en chef turc attaquait en avançant le long de l'échine du mont Sceberras. « *Jamais vous ne prendrez Saint-Elme ni aucun des autres forts en attaquant simplement par terre, leur dit Dragut Rais. Ces forts sont trop solides. Amenez les grosses pièces d'artillerie et commencez par les réduire en poussière* ». Les plus gros sur la pointe du Gibet. Des trois points de l'horizon, nord-ouest, sud-ouest et sud-est, les canons grondèrent jour après jour, heure après heure, broyèrent, martelèrent le petit fort et sa poignée de défenseurs. Vint le jour où les Chevaliers survivants, enfermés dans Saint-Elme, qui n'était plus un fort mais un monceau de pierres noyé dans leur



L'auberge de Castille

propre sang avait assez duré. Les défenses étaient détruites, les troupes décimées, la puanteur des cadavres en décomposition était suffocante. Ils avaient été cent dix-huit, ils n'étaient plus que soixante et la plupart moribonds. Ils adressèrent un respectueux message à La Valette lui demandant de faire une dernière sortie afin de se dégager.

La réponse fut glaciale : « *La garnison, tenue par ses vœux d'obéissance et de courage ne devait rien tenter pour sortir du fort et Saint-Elme devait être défendu jusqu'au dernier Chevalier ; néanmoins, si cet ordre n'était pas de leur goût, il verrait à les remplacer par des hommes plus braves* ». Avec d'humbles excuses, les défenseurs revinrent à leur devoir. Les derniers jours furent terribles. Les vaillants Chevaliers, dont le dernier commandant fut l'aragonais Melchior de Montserrat, se cramponnèrent à leur fort avec une bravoure sans égale durant encore treize incroyables journées. Melchior qui avait vu

son frère Antonio de Montserrat tué quelques jours plus tôt, perdit la vie à son tour sous une balle de mousquet durant la dernière heure de l'horrible crépuscule de Saint-Elme.

La fin arriva et elle fut sanglante.

Dragut Rais ne vit pas cet ultime assaut. Au cours de la dernière attaque, ivre de son triomphe si chèrement payé, il tomba touché par un ricochet de l'un des ses propres boulets qui lui fracassa le crâne. Nous voudrions citer une phrase de Mustapha Pacha qui illustre bien l'atrocité des combats ; lorsqu'il pénétra dans les ruines de Saint-Elme, il trouva trois cents cadavres de défenseurs et tous les Chevaliers morts. Mais alors qu'il se lamentait sur le total monstrueux de ses propres pertes, il s'écria : « *Si la fille nous a tant coûté, quel sera le prix de la mère ?* ».

La mère c'était Saint-Angélo.

Le siège échoua car lorsque vint le tour de Saint-Angélo, le fort endura tout ce que pouvait imaginer l'esprit sauvage d'un homme. Attaqué avec la même furie, il réagit avec le même courage. Et son courage fut à la hauteur de ce que les Turcs purent accomplir de pire. Nous passerons sous silence les récits épars mais complémentaires que nous avons pu recueillir des indicibles atrocités que les Turcs purent infliger aux prisonniers chrétiens.

Des détails des péripéties de ce siège nous pourrions en faire un livre aux épisodes atroces et sublimes, nous ne vous en livrerons que quelques événements épiques.

La Valette, après un monstrueux et macabre bombardement réciproque, vit son chagrin et sa fureur se changer en une froide, calculatrice et inébranlable détermination : il avait à garder deux frontières, le fossé derrière le fort Saint-Angélo et les défenses du port proprement dites. La première résistait à toute espèce d'attaque : des cerceaux enflammés lancés par dessus les murailles ou bien des milliers d'hommes se jetant contre les remparts, formaient un pont de cadavres qui servirait au dernier assaut de leurs camarades vivants. Du côté du port, les défenses demeuraient inexpugnables, grâce à la grande chaîne et à la palissade qui empêchaient les assaillants de pénétrer à l'intérieur. Cette palissade, les Turcs l'attaquèrent par surprise et le commandant de Senglea, l'amiral de Monte, en eut vent quand il aperçut les têtes enturbannées de quelques nageurs qui progressaient régulièrement en plein jour, sur les cent vingt mètres qui séparaient les hauteurs de Corradina de son poste de commandement. Il attendit, car même des fous de Turcs n'attaqueraient pas une forteresse à la nage... Mais il se trompait et bientôt il vit ces mêmes nageurs en train de taillader les défenses. Aussitôt il envoya des

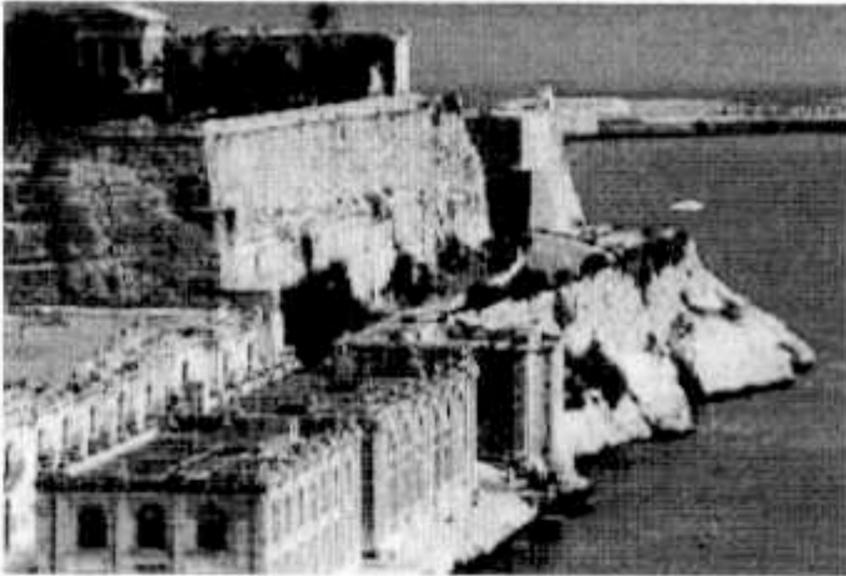
volontaires pour châtier cette impudence sous les ordres de Ben Sayid, l'un des seuls rescapés de Saint-Elme. Ce dernier salua le capitaine d'un large sourire et dit : « *Regardez-moi ça, ils sont en train de nous abattre notre belle palissade. On va aller les trouver à la nage, capitaine et leur demander d'arrêter* ». Prenant leurs armes entre les dents, une centaine d'hommes se mirent à l'eau. Les spectateurs assistèrent alors à l'un des combats les plus sanglants de tout le siège. Au bout d'un moment, tout autour de la palissade, l'eau se mit à bouillonner, à écumer, tandis que les Maltais, suprêmement habiles dans leur élément favori, fonçaient çà et là comme des requins affamés. Bientôt les rangs des Turcs se clairsemèrent, l'eau s'assombrit en cercles qui allaient s'élargissant, des vaguelettes de sang vinrent mourir sur la plage. Dans un brusque silence tout fut fini. Les Maltais revinrent bavardant et riant. En approchant du rivage, ils s'entendirent acclamer à pleine gorge pour leur extraordinaire victoire. On aperçut Ben Sayid qui remontait, exultait en disant : « *Ça leur apprendra à venir nager dans notre jolie baie !* ». Il y eut encore d'autres attaques contre la palissade avec des moyens démesurés, et toutes échouèrent. Certain jour, une mine énorme placée sous le « Poste de Castille » qui faisait partie des défenses de Birgu, explosa et ouvrit un trou béant dans les défenses. Les assaillants s'y déversèrent aussitôt et ce fut le moment où Birgu et Saint-Angélo furent bien prêts d'être perdus. Mais La Valette s'était préparé à l'éventualité. Il s'avança dans la brèche suivi par une petite troupe qui se gonfla bientôt de centaines d'hommes dès que l'on eut reconnu sa silhouette familière. Les remparts ne tardèrent pas à être balayés, la brèche colmatée, la ville sauvée. Et La Valette revint au crépuscule faire panser ses plaies et pleurer la mort de Henri de La Valette son jeune et bien-aimé neveu.

Subitement les secours, envoyés par le tiède vice-roi de Sicile que l'on n'attendait plus, devinrent une joyeuse réalité. Une force de quelque neuf mille hommes débarqua dans la baie de Melleiha et marcha vers le sud. Pour les Turcs ce fut la fin. La mort, l'épuisement, la maladie avaient décimé les troupes. La peur s'empara. Ils abandonnèrent une tâche devenue impossible, laissèrent leurs armes et courant en désordre vers leurs bateaux firent voile aussi vite qu'ils le purent...

Soudain il ne resta plus à Malte d'invincibles Turcs. Les portes de Saint-Angélo, de Birgu, de Senglea, des forts de Castille et de Saint-Michel s'ouvrirent toutes grandes et les habitants dans le suave silence de la délivrance, sortirent en foule pour jouir du printemps de leur liberté. Certes il fallait pleurer les morts : deux cent cinquante Chevaliers et sept mille autres combattants tués, ce qui ne laissait

plus que six cents hommes en état de porter les armes sur une garnison de neuf mille. Dix mille Turcs à peine survivaient fuyant vers leur pays pour y affronter le courroux de leur sultan et les railleries du monde entier.

Malte subsistait, indomptée, libre de chaînes.



Les jardins de la Barraca inférieure

Grands Maîtres, l'église dont Sir Walter Scott disait qu'elle était la plus magnifique qu'il ait jamais vue, l'Auberge de Castille, Les jardins de la Barraca inférieure etc.

Depuis, la capitale de Malte porte le nom de son créateur. La Valette, le nom du plus grand des Seigneurs, rempart infranchissable de la chrétienté en Méditerranée, sauveur de l'Occident, l'un de nos plus glorieux compatriotes dont nous pouvons tous être extrêmement fiers.

N.D.L.R. : avec des extraits du livre « Don Salvadore chapelain de Malte » de Monsaraat - Presses de la Cité.